

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du Mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 278-281

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Nous venons de célébrer, une fois de plus, cette belle Fête d'Actions de Grâces dont certains chefs de coterie voudraient débarrasser le pays et qui, dans les temps sceptiques que nous traversons, est une promesse

de fidélité aux sentiments religieux du peuple suisse tout entier. En la supprimant on obtiendrait sans doute l'assentiment de ceux qui rêvent la fin des dogmes : mais on blesserait la majorité des citoyens et une sorte de protestation sortirait des profondeurs du passé contre cette audace et cette impiété ; on peut, jusqu'à un certain point, admirer et approuver les modernes persécuteurs français sans aller jusqu'à les imiter dans leur démente. Un énergumène nous écrivait, ces jours-ci, en se couvrant de l'anonymat: « Nous nous fichons du Dieu qu'adoraient nos pères: à bas la calotte ! » pauvre homme ! Sa parole nous revenait ce matin en entendant les cloches de la capitale se mêler à celles de la campagne pour annoncer aux hommes que le peuple suisse ne se fiche pas encore de « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires » et qu'il y a des heures, solennelles entre toutes, où il fait bon de le prier.

C'est évidemment à ce sentiment de l'âme qu'obéissait le Valais lorsque dans les premiers jours de Septembre il se groupait en masse compacte, autour de l'autel de la grande place de Sion, pour acclamer la royauté du Christ et approuver la vitalité de ses croyances. Ceux qui ont eu la joie d'assister à ce spectacle viennent encore sous le charme des impressions profondes qu'il leur a laissées et ils sont rentrés dans leurs foyers avec le désir de consacrer toutes leurs énergies à l'oeuvre de civilisation que des voix éloquents et patriotiques leur ont rappelée. Des plumes plus autorisées que la nôtre ont déjà raconté, en termes émus, et avec une légitime fièreté, les péripéties de ces trois journées séduisantes où l'on a pu constater l'accord le plus parfait entre les participants et qui ont vu s'achever la fusion complète de l'Association Catholique Suisse et de la Fédération catholique romande. Le vaillant évêque de Sion a béni cette union, désirée depuis longtemps, sous les yeux, tant soit peu mouillés, de ceux qui, en fondant la Fédération, n'avaient pas rêvé pour elle une aussi glorieuse destinée. Maintenant que la chose est faite il ne nous reste plus qu'à attendre, de ce mariage d'inclination des oeuvres dignes de l'une et de l'autre : vincit concordia ! La presse catholique les suivra toujours attentivement dans leurs progrès : et elle ne fera que payer une dette de reconnaissance à ceux qui ont mis sa confiance en elle et proclamé son droit à la vie. Se sentant appuyée par cette puissante association elle redoublera d'efforts pour travailler elle aussi, elle surtout, à l'avènement du règne social de Jésus-Christ.

Si magnifique qu'ait pu être le Congrès de Sion, nous ne pouvons oublier que d'autres assemblées se sont tenues, dans le courant de septembre, dans notre petite Suisse : à Genève, les philosophes ont coulé des heures délicieuses sous la présidence aimable et distinguée de M. Ernest Naville, et ont « philosophé » avec toute la grâce qui distingue les

hommes d'esprit; à Zurich, des missionnaires laïques se sont occupés des moyens à opposer à la traite des blanches; à Lucerne, M. Marc Dufour, l'éminent ophtalmologue, a présidé le Congrès de ses savants confrères; les officiers suisses, à Zoug, ont parlé de ce qui assurera la paix à leur pays, et il y en a eu d'autres encore: vraiment, la Suisse est une terre de prédilection pour les hommes de science et de progrès: plus on la connaît, plus on l'aime et la Providence ne peut regretter de l'avoir faite si belle et si féconde en nobles aspirations.

Tout autre est le spectacle que M. Combes, avec un entrain diabolique se plaît à dérouler sous les yeux de l'Europe étonnée. Il brise, il casse, il déchire. Rien ne lui résiste, et il a juré à Auxerre, il a promis au Convent maçonnique, qu'on peut compter sur lui: il est hanté par l'ombre de Napoléon et, dès la rentrée des chambres, il s'occupera de « rompre » le Concordat que l'empereur avait signé et promulgué. Il n'y va pas de main morte, le petit père! Et il réussira, vous pouvez en être sûrs. Que lui importe la France? Que lui fait l'avenir? Les grands criminels ne s'émeuvent plus de rien: et son âme n'a plus rien à leur enlever. Il a pourtant été scandalisé de la conduite des évêques de Dijon et de Laval: et il y a de quoi. Il pensait que ces deux prélats auxquels il prêtait des goûts des chismatiques, lui serviraient dans son oeuvre de laïcisation: et voilà qu'un beau jour il apprend que Mgr Le Nordez a fait sa soumission au pape et que Mgr Geay est en route pour Rome pour imiter son collègue dans l'épiscopat. C'était un coup de massue: mais qu'y faire? La presse catholique a enregistré, avec un soulagement profond, la conduite des deux évêques et le paternel accueil qui leur a été fait par le Souverain Pontife: l'affaire serait donc réglée si M. Combes voulait s'avouer vaincu: mais, il a la force pour lui, et il a même le Concordat à sa disposition: il s'en servira, non pas pour pacifier, mais pour faire la guerre: il a ça, dans le sang, que voulez-vous? Mes petits amis, dira-t-il, aux diocèses privés de leurs chefs spirituels, vous voulez un évêque: à quoi bon le demander à Rome? j'ai coupé le fil, vous le savez bien: mais, si vous êtes sages, si vous voulez me promettre obéissance et fidélité, je vous trouverai l'homme qui vous convient: tenez, me voici, prenez-moi! Et il entonnera l'Iste Confessor!

Il y aurait pourtant autre chose à faire qu'à exiter jusqu'au paroxysme les passions religieuses et surtout anti-religieuses qui couvent dans les bas-fonds d'un peuple anémié par un siècle de révolution. Il y a, pour ne parler que d'elle, la grève de Marseille qui devient chaque jours plus inquiétante, qui démoralise et ruine la seconde ville de France, qui compromet le commerce et met l'Algérie aux abois. Ne vaudrait-il donc pas la peine de s'en occuper? Et n'est-ce pas le premier devoir d'un gouvernement de veiller à l'ordre, d'assurer la sécurité des vrais

travailleurs, de travailler, enfin, à la prospérité de son pays ? Où donc est le devoir s'il n'est pas là ? Si menaçante qu'on se figure l'Eglise pour -es aventuriers de toute sorte, que peut être cette puissance spirituelle à côté de ces masses d'ouvriers qui ne reculeront devant rien pour assouvir leur faim et satisfaire leurs ambitions ?

Le roi d'Italie auquel on ne peut certes pas refuser de grandes qualités et qui connaît son temps aussi bien que les libéraux d'autres pays, n'a pas cru devoir braver le pape : et, en donnant au fils qui vient de naître au palais de Raconigi, le nom de Humbert, prince du Piémont, il a déjoué les espérances des anticléricaux qui auraient voulu l'appeler le prince de Rome. A l'exemple de son cousin de St-Pétersbourg le petit prince italien fait son entrée dans le monde salué par des cris de guerre et même de guerre civile. Le jour même de sa naissance la grève générale a été déclarée dans un grand nombre de villes de la péninsule : le sang a coulé, les troupes ont dû marcher contre les rebelles et au moment où nous écrivons on ne peut dire jusqu'où peut s'étendre cette révolution.

La famille impériale d'Allemagne est en fête, en l'honneur du Kronprinz Wilhelm qui vient de se fiancer à une princesse de Mecklenbourg et qui, à l'encontre d'autres princes de sang, voire même de vieux monarques, préfère un mariage honorable et légitime, fut-il un peu précocé, aux aventures qui, depuis quelques temps surtout, défrayent les longues colonnes des journaux des boulevards et d'ailleurs. Puisse-t-il ne réserver à sa jeune promise d'autre couronne que celle qui arme le front des rois et ne pas en augmenter le fardeau par des accrocs pareils à ceux auxquels il nous suffit de faire allusion !

Pierre I de Serbie se prépare à son couronnement et il a laissé passer pour cela les dates funèbres de l'année dernière : ils sont hommes après tout, ces pauvres souverains et ils n'aiment pas les souvenirs lugubres : heureux sont-ils quand aux souvenirs de deuil ne viennent pas se joindre les angoisses du remords.

Et maintenant, amis lecteurs, bonnes vendanges !.. Mais que dis-je ? En Valais elles doivent être achevées ; et on nous dit même que vous en êtes fort contents. Tant mieux ! Il n'y aura donc pas que vos maîtres d'hôtel qui seront heureux de la bonne saison : le soleil du bon Dieu a lui pour tout le monde et quoiqu'il ait eu ses caprices et ses excès, bénissez-le pour la générosité avec laquelle il vous a traités : buvez à sa santé, mais n'en abusez pas ! A la santé du Soleil et qu'il vive !

L. W.